HAL
open science

Philippe Guignet et Philippe Martin (dir.), Transmettre les valeurs morales : des réformes religieuses du XVIe siècle aux années 1960, Paris, Riveneuve, 2013

Cécile Boulaire

To cite this version:

Cécile Boulaire. Philippe Guignet et Philippe Martin (dir.), Transmettre les valeurs morales : des réformes religieuses du XVIe siècle aux années 1960, Paris, Riveneuve, 2013. 2015. halshs-01171051v1

HAL Id: halshs-01171051

https://shs.hal.science/halshs-01171051v1

Preprint submitted on 9 Jul 2015 (v1), last revised 23 Mar 2016 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Philippe Guignet et Philippe Martin (dir.), Transmettre les valeurs morales : des réformes religieuses du XVIe siècle aux années 1960, Paris Riveneuve, 2013

Par Cécile Boulaire

I. Les valeurs morales post-tridentines

Alain LOTTIN

Longue énumération des péchés et des vertus tels quôils sont exprimés dans divers documents porteurs de « morale » dans le Nord de la France au XVIIe siècle. Ce nôest ni intéressant, ni problématisé, et dans la conclusion, seule une timide petite phrase suggère que peut-être la pratique est différente de ce que disent ces textes : la récurrence des mêmes prescriptions au fil de longs siècles devrait pourtant inviter lôauteur à réfléchir sur lôinefficacité de ces discours soi-disant performatifs.

Céline DREZE

Étude des cantiques spirituels, à partir dôun recueil représentatif du début du XVIIe siècle : cantiques qui prennent souvent appui sur des airs connus des fidèles, parce que populaires ou « mondains », voire à la mode. Lôarticle procède par une (trop) longue énumération des cantique contenus dans le recueil, partie par partie (en fonction des étapes de lôannée liturgique), et finalement, à part à la toute fin, dôinvite pas à réfléchir sur la dimension *mélodique* dans lôeffort de transmission morale. On a lôimpression que lôemploi de « timbres » (dôairs connus) est simplement mnémotechnique, et il nôest pas tellement question du plaisir esthétique, musical, que le fidèle peut avoir en chantant, ou en écoutant chanter, ce qui répond pourtant à la devise rhétorique « docere, movere, delectare » rappelée en conclusion. Côest dommage, parce quôil y avait de bonnes pistes dans cet article, qui à mon sens consacre trop de temps à présenter et définir son objet, puis à le décrire, et pas assez à en analyser la performativité, dans un contexte de réforme catholique assez tendu.

Agnès WALCH

Lôarticle explore la question de la morale conjugale catholique depuis le XVe siècle. Lôamplitude chronologique est intéressante, mais du coup lôétude reste superficielle, ou plutôt se concentre sur lôexposé des sources possible, au détriment de tout résultat de recherche : le lecteur en sort donc frustré. Lôauteur a le mérite, dôune part, dôenvisager cette morale conjugale au-delà de la seule question de la procréation et de la sexualité ; et dôautre part, de faire une part égale aux textes normatifs religieux, et à dôautres sources : textes du for privé (correspondances, journaux), sources judiciaires, mais aussi textes littéraires. Elle rappelle en effet que ce que Marivaux prône en 1713 dans *Les Effets surprenants de la sympathie* rejoint ce que les prêtres ont enseigné durant tout le XVIIe siècle : « Côest dire combien la littérature est porteuse de normes » (p. 85). Elle aussi rappelle que le Nord de la France est un terrain particulièrement intéressant car « terres de prédilection de la Réforme catholique et frontières confessionnelles » (p. 87).

Alexandra FRUCHART

Un article qui décrit 14 catéchismes du diocèse dôArras au cours du XVIIIe siècle, sous le prétexte quôà la suite du concile de Trente, les catéchismes jouent un rôle important dans la

formation dôune morale catholique. « Se doter dôun catéchisme, côest se doter de moyens pour enrayer les multiples maux dôune société et consolider lôidentité religieuse dôune population », écrit lôauteur p. 91 ; elle poursuit par sa problématique : « dans quelle mesure les valeurs véhiculées et diffusées par les catéchismes dans lôaire culturelle arrageoise participent-elles intrinsèquement à lôaffirmation dôune identité particulière ? » Le problème, côest que son article, très descriptif, nôy répond pas, faute de tout discours comparatif qui nous permettrait de comprendre en quoi, sur tel ou tel point les catéchisme arrageois manifestent une singularité par rapport à ceux qui sont publiés ailleurs (et, éventuellement, pour quelle raison). Par exemple, quand elle ouvre en disant « les catéchismes arrageois placent ouvertement lôEglise catholique en position centrale », nôest-on pas dans une pure description de ce quôest fondamentalement un catéchisme ? Dans le paragraphe de conclusion, lôauteur a « cru percevoir », dans son corpus, une avancée timide vers la reconnaissance dôune conscience individuelle. Il nôen reste pas moins que lôarticle ne permet aucune comparaison, ne signale aucune singularité comme telle, et donc, je répond pas au projet que lôauteur sôest donné.

II. L'éducation morale et religieuse par le livre et la presse

Bénédicte POUPRY-BOULEY

Lôarticle étudie le livre religieux à Lille aux XVIIe et XVIIIe comme « vecteur de formation chrétienne » et prend appui sur le lien très fort qui existe entre Réforme catholique et éducation par le livre. Lôauteur entend traiter du livre de piété, perçu comme volonté de spiritualiser la vie de lôindividu, mais elle se perde en prolégomènes, ce qui nuit à la clarté de sa typologie (littérature de dévotion, littérature dôédification chrétienne). Elle insiste bien sur le développement, à partir du XVIIIe siècle, de toutes sortes de guides censés organiser la vie extérieure du chrétien, ce qui passe par une participation pleine et entière à la vie ecclésiale, par la pratique de a prière et des sacrements, et par « une conduite chrétienne de tous les jours » ; elle souligne par ailleurs le rôle que les Jésuites sont amenés à jouer dans ces publications nombreuses. Mais elle ne livre aucune réflexion sur les modalités de cette conduite de la vie quotidienne « chrétienne » guidée par le livres : quels modèles ? Quelles stratégies rhétoriques ? Les études et comptages sont faits à partir dôanalyses de titres et de noms dôauteurs, comme si les livres eux-mêmes nôavaient pas fait lôobjet de lecture. Par ailleurs, lôauteur ne cesse de dire que ces publications cherchent à « sôadapter » à leurs lecteurs, qui ne sont pas des clercs, ni des chrétiens instruits : mais les modalités, notamment énonciatives, de cette adaptation ne sont pas étudiées. Il ne suffit en effet pas de dire que les volumes sont de petit format et imprimés sur du papier bon marché ! Elle évoque pourtant le style : « un style particulier, style qui leur est propre »é mais on nôen saura pas plus, bine quôelle le qualifie de « style de la prédication » : selon quelles modalités la prédication orale, portée par un clerc, peut-être être transférer sous les modalités énonciatives dôun livre lu dans lôintimité ? Lôarticle manque dôexemples concrets. Lôauteur avait pourtant un beau matériau entre les mains, comme lorsquôelle évoque, dans la 2e moitié du XVIIIe, lôapparition dôhistoires, la création de personnages imaginairesé mais elle nôen fait strictement rien. Il est dôailleurs tout à fait étonnant quôaucun des auteurs de ce volume ne mentionne jamais le terme dôe*xempla*. Côest dommage, car les quelques tentatives, mal coordonnées, pour étudier les modalités de ce style « de prédication » sont intéressantes, mais nous laissent sur notre faim. Le plus grand regret cependant, côest que cette analyse méticuleuse des contenus ne sôintéresse que marginalement aux moyens de la convictioné et pas du tout à ses effets réels, ce qui ne manque pas dôinterroger. Lôauteur conclut ainsi quô « il existe en effet une réelle difficulté à effacer les vices et à ancrer de nouveaux comportements dans la vie des hommes » : comment articuler ce constat, et celui de lôabondance de cette littérature de piété individuelle ? Et ne pourrait-on pas être tenté dôinterpréter la surabondance de ces ouvrages de préceptes *justement* à la lumière de cette incapacité de lôEglise catholique à contenir

lôévolution des mî urs, et à imposer efficacement sa marque sur les comportement réels des chrétiens, dans leur vie quotidienne ?

Claude BRUNEEL

Lôarticle se consacre au livre religieux dans les Pays-Bas autrichiens, et se donne pour objectif, parfaitement atteint, de livrer au lecteur lôaperçu le plus exhaustif possible sur les sources accessibles au chercheur : catalogues de ventes de livres, inventaires après décès, analyse des fonds de libraires, annonces littéraires, livres de prix, catalogues des bibliothèques dôétablissements dôenseignement et de communautés religieuses, etc. Lôauteur souligne la difficulté à établir des comparaisons, car les divers travaux biaisent les analyses chiffrées, en nôusant pas toujours des mêmes catégories de répartition des ouvrages. Lôauteur signale en outre, comme en passant, la difficulté à connaître les pratiques du livres des classes non lettrées : les plus démunis ne sont pas forcément privés de lecture, mais quelles sources avons-nous ?

Aurore LELEU

Lôarticle se concentre sur la production abondante de Joséphine de Gaulle, auteur prolifique des éditions Lefort (Lille) et Téqui (Paris), catholiques. Si la mise en contexte est un peu maladroite (le rapprochement avec la Comtesse de Ségur nôa pas lieu dôêtre, et se justifie uniquement par le fait que lôauteuré nôa que peu de culture de ce champ littéraire spécifique ï sinon elle citerait les travaux de Francis Marcoin), lôanalyse monographique a ce mérite dôéclairer un pan encore méconnu (parce quôun peu méprisé) de la production romanesque du XIXe siècle, le roman catholique. Côest en effet aux alentours de 1840 que lôEglise décide de sôemparer de la forme romanesque pour faire passer un message moral, sôentourant de multiples précautions, tant le soupçon porté sur la séduction romanesque est vif. Malheureusement, lôétude de lôauteur se révèle trop thématique (Dieu, la femme, la mort, sont les thématiques centrales de cette littérature, comme on peut sôy attendre) et trop peu formelle : sôintéressant au « quoi », elle néglige dôétudier le « comment », qui est pourtant la sève même du processus de transmission des valeurs morales. De ce fait, le cî ur même de la problématique est manqué : comment le roman, genre immoral par excellence, peut-il, entre des mains expertes, devenir *a contrario* lôinstrument de la transmission de valeurs morales ? par quels subterfuges, avec quels outils ? Selon quels procédés dôécriture, de composition, de construction dramatique ? Il y a ici une réflexion rhétorique et poétique à mener, que lôauteur nôa pas envisagée. De ce fait, elle semble tenir pour acquis, dans la droite ligne finalement de son auteur, que peindre une digne conduite suffit à susciter chez le lecteur le désir de lôimitation, de même que dépeindre lôhorreur qui découle dôune inconduite provoquera chez le lecteur lôémoi qui le détournera de lôimitation des mêmes travers ï seulement, ce processus nôest même pas nommé par lôauteur, qui parle dôune « argumentation par lôexemple » (p. 194)é semblant ne pas percevoir que choisir lôe*xemple* est justement une manière dôéviter dôavoir à argumenter. De même, lôexpression « sous le vernis de distraction des esprit » (p. 196) révèle que lôauteur ne *saisit* pas ce qui est la spécificité même de la « prédication par le roman » : il ne sôagit pas de déguiser la leçon morale sous un vernis de distraction, mais bel et bien de détourner la séduction romanesque et ce quôelle a de « distrayant » pour procéder, par une ruse dialectique, à un retour de lôesprit du lecteur vers le dogme et la pratique morale telle quôelle peut *par ailleurs* figurer dans les guides de conduite spirituelle. Elle ne semble pas saisir, par exemple, ce que les scènes dôagonie, quôelle appelle « la mort, [é] un spectacle presque scénarisé » (p. 201) empruntent à la dramaturgie et au pathos qui se déploie à la même époque dans le roman feuilleton, pour saisir *par lôémotion* le lecteur et le ramener, au-delà de lôémotion, vers lôEglise et ses injonctions. Cette incompréhension des porcessus

propres à lôécriture romanesque éclate à la fin de lôartile, quand lôauteur déplore certaines contradictions (entre les scènes dôagonie interminables, et la conviction réitérée que la mort peut surgir brutalement à tout moment) : la contradiction nôest quôapparente ; elle heurte la logique si, naïvement, on cherche dans le roman la cohérence de la vie réelle, mais elle apparaît dans toute sa logique si lôon pense au roman comme une forme littéraire détournée de lôintérieur pour servir à un projet catéchétique. Il manque donc à cet article, comme à quelques autres, outre une analyse formelle de la rhétorique à lôï uvre dans les textes analysés, une réflexion sur lôeffet produit sur le fidèle quôon cherche à catéchiser ï et notamment, sur la question de lôémotion.

Jean-Paul VISSE

Lôarticle se consacrée à une recension de tous les éléments de presse catholique dans le Nord : une étude de sources, pour un domaine au fond peu étudié. Il signale notamment une source très peu utilisée, les bulletins de patronage, dont lôauteur signale pourtant « en pleine croisade eucharistique, les revues catholiques à destination des jeunes nôont certainement pas lôattrait des illustrés que lôEglise condamne. » (p. 224)

III. L'affirmation d'une morale républicaine à usage scolaire

René GREVET

Lôauteur évoque le concours de livres de morale républicaine ouvert en lôan II, sur impulsion de lôabbé Grégoire. Lôarticle analyse les propositions reçues, qui sôorientent toutes autour de trois axes : a régénération des mî urs, la nécessité de lôinstruction publique, la citoyenneté patriotique, avec une tonalité rousseauiste déiste, puisque cette morale est adossée à lôidée de lôÊtre suprême, sans quôil soit nécessaire de lui vouer le moindre culte. On sait que la morale chrétienne continue pourtant à être enseignée, en association ou à la place de celle-ci, mais lôauteur estime cette période comme « un moment de confrontation décisif dans le lent processus dôaffirmation dôune laïcité scolaire ».

Kyonobu DATE

Lôarticle essaie de savoir ce quôétait la réalité pratique des leçons de morale dans les départements du Nord au temps de la laïcisation (1870 -1914) et livre là encore une passionnante étude de sources, tout en rappelant que la salle de classe, pour reprendre les termes de Pierre Caspard, est « la boite noire de lôenseignement ». Il part cependant dôun postulat étrange, et que son article peine à démontrer : la laïcité serait une « croyance » au même titre que le catholicisme. Lôauteur ne réussit pas à convaincre, car un faisceau de pratiques ne détermine pas une « croyance », mais dessine les contours de valeurs (sans les recouper exactement, en vertu dôun certain pragmatisme). Mis à part cette réserve fondamentale, le détail de lôarticle est intéressant. Il cherche notamment à retracer le processus de laïcisation dans le Nord en le comparant à la situation nationale (et il est forcé de reconnaître que peu de traits sont spécifiquement régionaux) ; la place accordée à la question linguistique est tout à fait passionnante. Eu égard aux manuels, que faute de mieux lôhistorien se doit dôutiliser, au risque de leur accorder trop dôimportance par rapport à leur usage réel dans la classe, et de leur pouvoir réel de normativité, lôauteur rappelle aussi que la comparaison avec les manuels de morale chrétienne est trompeuse : avant la IIe République, les manuels sont chers, les enfants indigents ont donc du mal à sen procurer, ce qui ne signifie rien sur lôampleur de leur usage ; lôauteur parer dôune « asymétrie de leur mode dôemploi ». Le trait principal de cette morale côest quôelle est orientée vers la pratique ; provenant de la morale catholique dans beaucoup de ses aspects, elle est aussi très patriotique.

Jean-François CONDETTE

Lôarticle est une monographie consacrée à Jules Payot, dont les actes en tant quôinspecteur dôacadémie puis recteur dans le premier quart du siècle, et surtout les manuels de morale (le *Cours de morale* de 1904, destiné aux enseignants, et le manuel *La Morale à lôécole* en 1907) ont façonné une génération, et suscité une opposition forte des milieux catholiques. Ardent militant des méthodes actives, Payot veut que lôécole forme des volontés énergiques, capable de dominer les pulsions pour se conduire selon la seule raison, selon une philosophie morale inspirée du positivisme, mais qui fait aussi place au sentiment car, selon les propres termes de Payot, « on a cru quôil suffisait dôenseigner la bonne conduite pour quôon se conduisit bien ». Lôarticle est intéressant parce quôil répond vraiment à la problématique du volume, et cadre bien une période.

IV. Voies parallèles et chemins de traverse. Quelle morale pour le XXe siècle ?

Thibault TELLIER

Une approche passionnante, parce que déconnectée de la question de lôenseignement : il y est question des politiques urbaines et de la manière dont la question du logement social est en fait imprégnée longtemps dôune volonté de « moraliser » les catégories de population qui sont concernées par cette manière de faire ville. Lôarticle se pose par ailleurs la question de lôexistence dôun modèle typiquement septentrional, étant donné que les réflexions sur le logement ouvrier ont commencé dans des villes industrialisées du Nord ï la conclusion doute finalement dôune véritable identité. Au milieu du XIXe siècle, la question du logement ouvrier est posée de manière essentiellement morale (on lôa ben vu avec Mame) : on vise à moraliser la classe ouvrière, en même temps que lôattribution dôun logement social est assimilée à une promotion. Après la première guerre mondiale et le développement des HBM, on évolue vers lôhygiénisme. Lôurbaphobie de Vichy est une courte phase, car après la guerre, on reconstruit en se préoccupant du « bien-être », moyen de la moralisation. Les phénomènes des années 60 réactivent la question.

Jean PIROTTE

Un long article qui brasse toutes sortes dôidées sur la transmission des valeurs morales, mais côest vraiment fourre-tout.